

YASMINE CHAR

**Le palais
des autres jours**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA MAIN DE DIEU, *roman*, 2008 (« Folio », n° 5035).

LE PALAIS DES AUTRES JOURS

YASMINE CHAR

LE PALAIS
DES AUTRES JOURS

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2012.*

Un jour, mon frère jumeau est parti. Jusque-là, j'étais persuadée que rien ne nous séparerait puisque nous étions nés le même jour, du même sang.

C'était le lendemain de sa lettre où il avait écrit qu'il cracherait dans ma bouche lorsque je serais morte. Je l'ai attendu sans relâche. Je pensais qu'il finirait par revenir parce que l'amour serait le plus fort. Il ne s'est rien passé de plus. Mon frère a continué de s'éloigner et moi, je l'attends toujours.

Cette histoire est pour lui.

Le vent nous portera

À dix-huit ans, on a décidé d'émigrer en France. La France, elle avait pris notre mère et ça nous semblait normal d'aller y voir de plus près. C'était le bon moment, rien ne nous retenait au Liban. Rien. Qui avait envie de vivre dans un pays en guerre? Pas nous en tout cas. Le matin de nos dix-huit ans, on a fait notre valise et on est partis. Valise n'est pas le terme exact puisqu'il s'agissait d'un grand sac militaire dans lequel Fadi avait fourré ses habits en vrac, comme il était dans la vie, sans aucune concession — qu'est-ce que j'en ai à foutre de plier une chemise? —, dans l'urgence toujours, et moi, Lila, posant mes trois pantalons et cinq tee-shirts pliés méticuleusement, l'ordre appelé au secours pour déplier les cassures.

Depuis la naissance, Fadi a un avantage sur moi : c'est un garçon. Il est grand, fort et beau et moi je suis sa sœur jumelle, petite et frêle mais tête de Turc comme le répète l'oncle détesté, plus dure que la pierre. J'y vois un compliment. Je suis une bâtisseuse et la réalité m'apparaît très vite, même si c'est Fadi le garçon, que c'est moi qui cimente alors que lui va dans tous les sens. La vie avait

bien fait les choses, l'un complétait l'autre. Que demander de plus ?

On n'avait plus l'âge de se tenir la main aussi nos corps avaient trouvé par eux-mêmes un stratagème : on marchait épaule contre épaule, en l'occurrence la mienne plus basse frottait son avant-bras. Qui se soucie de ce détail ? Je savais qu'il se dégageait de nous une cohésion immédiate, de celle qui conforte le mythe des jumeaux. C'est donc épaule contre épaule qu'on s'est avancés ce fameux matin dans le couloir de la maison pour frapper à la porte du bureau de notre tuteur. Fadi sifflotait. Je connaissais ce sifflement de nervosité, il était incontrôlable chez lui. J'ai effleuré sa bouche avec mes doigts pour le calmer. Il a compris. La porte était entrebâillée et avant même qu'on y frappe, l'oncle a ordonné :

« Entrez ! »

Il aurait pu tout aussi bien prononcer le mot « sortez » tant le ton était indifférent. De mémoire d'enfant, on ne lui en connaissait pas d'autre. À l'évidence, l'histoire de son frère mort d'amour pour une Française ne passait pas. Et nous étions les enfants de cette femme, des jumeaux qui avions atterri dans sa vie sans crier gare. Il devait avoir l'impression de s'être fait indirectement berner par elle, lui aussi. Du reste, il refusait de nous parler en français.

L'oncle était assis derrière son bureau, le sourcil froncé, comme absorbé par un dossier urgent. C'était risible parce qu'à l'époque, l'économie du pays tournait au ralenti et à moins d'être marchand d'armes, les possibilités de commerce frisaient le néant. Étonnamment, mon cœur s'est serré. Se pouvait-il que j'aime cet oncle malgré tout ? Il a pris la parole d'un ton solennel. Il connaissait notre projet, on se

l'était balancé à la figure à chaque dispute qui se concluait par la même phrase : vous partirez à votre majorité. Voilà, c'était enfin arrivé, on avait dix-huit ans.

« Je sais pourquoi vous êtes là. Je vous souhaite bonne chance. N'oubliez jamais votre nom, votre religion et votre terre. C'est tout ce que j'ai à dire. » Nous nous tenions à une distance respectable de son bureau. Personne n'a franchi le centimètre nécessaire pour réduire le fossé qui nous séparait. Une à une, notre tuteur a fait craquer ses jointures tandis que son regard s'attardait sur nous. Moi aussi, je le regardais une dernière fois : ses yeux bruns, sa moustache fine, le corps imposant, des mains de boucher. J'ai compris soudain pourquoi mon cœur se serrait. Des années durant, j'avais cogné sur cet homme de toutes les manières possibles : rage d'enfant, révolte d'adolescente, mépris de jeune fille, et il avait tenu bon. Je l'avais toujours trouvé là où je le cherchais. Il avait été un fidèle ennemi. Nous nous sommes quittés sans nous embrasser.

Fadi fulminait en marchant. « Il ne nous a même pas proposé de l'argent, tu te rends compte? » Il donnait des coups de pied dans les détritiques échoués sur le trottoir. « Pas même demandé où on allait! Tu as vu comme il souriait? » De nouveau, un coup de pied. « Rien à foutre ce salaud! » J'ai sursauté.

« Il ne souriait pas, dis-je.

— Si.

— Non.

— C'est tout comme, il était heureux qu'on débarrasse le plancher.

— On l'a bien cherché Fadi! Ce qui nous arrive, on l'a bien cherché. »

J'ai arraché une poignée de fleurs d'un jasmin qui débordait d'un muret. « Tu ne peux pas avoir le beurre et l'argent du beurre », ai-je fait en respirant l'odeur des minuscules fleurs blanches. Il ne m'écoutait déjà plus. Impassible le soleil s'élevait dans le ciel, éclaboussant la ville, se jouant des recoins, inondant les ruelles puis s'invitant dans les maisons assoupies.

Il avançait à grands pas rageurs et j'ai eu envie de m'arrêter pour le regarder s'éloigner. Le sac se balançait allègrement sur son épaule. Il aurait pu être un sac de plage tant il paraissait léger. J'en voulais à mon frère de gâcher notre départ. On l'avait rêvé autrement, à l'image du sac léger, un bonheur de départ tandis qu'on traverserait le quartier pour attraper un bus. Fadi a tourné à droite, il allait bientôt disparaître. S'était-il seulement rendu compte de mon absence ? Je ne bougeais pas. Je préférais mourir sur place plutôt que de le héler. Maintenant, j'allais pleurer. C'est sûr, quand il serait hors de vue, je me mettrais à pleurer jusqu'à ce que mon jumeau revienne me chercher. Fadi s'est arrêté brusquement. Il a fait volte-face puis a foncé sur moi.

« À quoi tu joues ? » murmure-t-il lorsqu'il est à ma hauteur.

Je n'ai pas le temps de répondre. Déjà, il me soulève dans ses bras en riant. Il assure que rien n'est grave tant qu'on reste ensemble.

C'était le mois de mai, il faisait chaud. Il restait trois heures à tuer avant le départ, nous avons décidé de profiter de la mer une dernière fois. On savait que son absence serait difficile à supporter. Sur le point de monter dans le bus, je me suis retournée longuement. J'avais besoin d'englober d'un

dernier regard le quartier de mon enfance et peut-être, au fond de moi, j'espérais secrètement que notre oncle soit là et agite la main, toute haine bue. Partir avec sa bénédiction. Il y avait bien le voisin qui avait crié depuis le pas-de-porte : « Où est-ce que vous allez comme ça les jumeaux ? Que Dieu soit avec vous. » Mais c'était le voisin et pas l'oncle. N'y avait-il pas de pardon possible ?

On s'est précipités dans la mer comme des sauvages. Les vagues étaient hautes et fortes ce qui nous permettait de surfer avec nos corps jusqu'au rivage. Fadi plus imprudent les prenait de plein fouet en criant, le torse étincelant au soleil tandis que je plongeais sous les plus grosses, les laissant passer au-dessus de ma tête avant de ressurgir à la surface, les yeux plantés dans le ciel. C'était notre jeu de toujours, celui qu'on avait commencé à pratiquer dès que nous avions su nager correctement. On pouvait rester des heures dans l'eau à guetter la bonne vague pour le bonheur de sentir la houle nous porter et nous poser sur sa crête et alors planer, être les rois du monde, glissant comme des poissons en ne faisant qu'un avec la mer.

« On y va ! » a dit Fadi.

Puis on s'est allongés sur le sable pour se sécher. La plage était à proximité de la route. Il y avait un boucan infernal de voitures mais une fois l'habitude prise, on n'entendait plus ce bruit. C'est le contraire qui nous aurait surpris : couper le son. Le vent jouait avec nos cheveux et on est restés sans parler jusqu'à ce que la tentation d'une cigarette devienne plus forte que notre silence. Je me suis redressée sur les coudes. Mon frère m'avait précédée. Il m'a tendu la sienne en souriant. J'ai pensé : « Je ne veux pas partir. » Je désirais poser la tête sur le ventre de Fadi et lécher le sel sur sa peau

en laissant couler mes larmes. À l'intérieur de moi, il y avait cette fille si triste que je n'arrivais pas à faire taire. Elle répétait : « Profite bien de ce moment, il ne reviendra plus. » Cette fille qui me regardait tirer crânement sur ma cigarette et dire grossièrement, exprès pour chasser la tristesse : « Merde, y a du sable partout ! »

Notre plan était pourtant simple. Nous partions en France pour rejoindre notre mère. Elle nous attendait. Les billets indiquaient la destination finale : Nancy. Là-bas, cette femme serait à la sortie. On se reconnaîtrait au premier coup d'œil, c'était évident. Comme nous semblait évidente la suite c'est-à-dire le fait de s'installer chez elle et de continuer à grandir sous son regard aimant cette fois-ci. Bien sûr, on lui poserait des questions : pourquoi nous avait-elle abandonnés ? Est-ce qu'elle n'avait pas regretté ? Lui avait-on manqué ? C'était important d'avoir les explications de sa bouche. Elle serait avenante, énonçant la vérité d'une voix douce. Pas un mot plus haut que l'autre, à donner des réponses qui nous briseraient peut-être le cœur mais enfin des réponses pour combler le vide de l'enfance. Nous lui serions reconnaissants de sa franchise. Dans cette gratitude, naîtrait l'amour.

« On y va ! » a dit Fadi.

Il s'est levé et a commencé à frotter le sable qui collait sur sa peau. Il respirait l'énergie et la beauté. En France, il ne passerait pas inaperçu. Je jurais secrètement de le protéger. Il s'est mis à fredonner une chanson à la mode, une qui nous faisait danser comme des diables dès les premières notes. C'était ce genre de chansons qui réconciliait avec la vie et qui faisait taire les conversations. Tout le monde reprenait le refrain en chœur en se souriant et en se déhanchant. Cette

musique était miraculeuse. J'ai attrapé au vol les paroles du couplet en frottant le sable moi aussi. Des nuages blancs inoffensifs couraient dans le ciel. Mes cheveux, ma tunique, mon corps se sont mis à suivre le même mouvement. J'ai élevé la voix et Fadi m'a imité. Pour sûr, on avait eu notre dose de malheur mais la vie n'était pas une affaire simple. Nous étions décidés à en finir avec le passé. Il fallait entendre nos deux voix pour le comprendre. Elles ne chantaient plus, elles beuglaient presque cette certitude que le meilleur nous attendait et qu'on y mettrait l'énergie de nos dix-huit ans pour y parvenir. Rien ne résisterait à cette promesse ! Et on a pris notre sac en dansant. Toujours en chantant, on est remontés jusqu'à la route. Fadi a levé le pouce pour faire du stop. La première voiture qui s'est arrêtée a été la bonne.

Deux heures plus tard, nous étions dans l'avion. J'étais attentive à ne pas paraître trop stupide, essayant de boucler ma ceinture de manière désinvolte comme si je connaissais ce geste alors que je l'accomplissais pour la première fois. Les autres voyageurs avaient l'habitude, ça se voyait. Ils prenaient possession de leur siège naturellement en rajustant les dossiers avant de se plonger dans leurs lectures. L'hôtesse pouvait parler dans le vide pendant que l'avion se mettait en branle. Je la trouvais très jolie avec son costume bien cintré et ses yeux bleus outrageusement maquillés. Elle avait repéré Fadi, elle lui souriait en parlant mais il avait tourné la tête pour regarder par le hublot. Je lui ai rendu son sourire pour la consoler d'être transparente aux yeux de tous en dépit des gestes gracieux qu'elle effectuait afin de nous indiquer les issues de secours au cas où les choses tourneraient mal. Le masque d'oxygène qui tomberait du plafond. La bouée de sauvetage autour du cou avec les cordons à tirer. Elle était

vraiment jolie, elle devait avoir dans les trente ans. À côté d'elle, je ne ressemblais à rien. Je n'avais jamais tenu un rouge à lèvres de ma vie et mes cheveux se tortillaient en boucles que je maîtrisais du plat de la main. Je comprenais les passagers. C'était très difficile d'imaginer la mort dans ces conditions, bien installés au fond d'un fauteuil en compagnie de cette fille aux jambes soyeuses. Elle s'était tue à présent et s'asseyait à son tour en bouclant sa ceinture. Tous entre les mains du pilote, et du pilote entre celles de Dieu lorsque l'avion a décollé. J'ai vu la ville s'éloigner puis le pays se rétrécir en un point. L'appareil a effectué un virage qui a relégué la terre aux oubliettes. Je suis entrée dans l'excitation de mon frère, les doigts enlacés aux siens.

« Tu es heureuse ? a dit Fadi.

— Je ne sais pas.

— Moi je suis heureux.

— De quoi ? »

Je me suis aussitôt reproché cette question mais j'avais besoin qu'il m'entraîne dans son bonheur.

Fadi a ri franchement.

« Que la vie m'offre une deuxième chance, a-t-il répliqué.

— Ce n'est pas la vie, c'est toi qui t'offres cette chance.

— Alors je suis heureux parce que je suis capable de me l'offrir. »

Sa main s'est détachée de la mienne. Il a basculé son siège en arrière et étendu ses jambes. À présent, je voyais la mer par le hublot. Les vagues se couraient gaiement les unes après les autres dans la lumière ardente de midi. Il a hoché tendrement la tête.

« Lila, ma Lila, est-ce que le bonheur a besoin d'explication ? »

Il en avait toujours été ainsi. J'étais première de classe mais c'est lui qu'on aimait. Les gens me trouvaient trop fière. Ils avaient raison. Je m'en fichais des autres, l'important c'était de rester avec mon jumeau. Fadi était solaire. Il avait de grands yeux verts et une bouche immense, toujours prête à rire. Il suffisait d'un regard pour tomber sous son charme, on se sentait léger de manière inexplicable. Dans le quartier, les commerçants l'interpellaient avec affection, les femmes lui ébouriffaient les cheveux. Sa présence les reconfortait. C'était le genre d'enfants qui faisait naître des idées de bonheur. Fadi ne s'en rendait pas compte. Lorsque notre mère était partie, il s'était retranché dans le silence. En dehors, il continuait de rire. Il répondait aux curieux qu'il y avait pire dans la vie, la guerre par exemple. En dedans, c'était glacial. J'en voulais à notre père de ne pas tenir son rôle. Est-ce qu'il ne remarquait rien ? J'échouais à échanger le moindre bout de phrase avec lui. Nous évoluions dans la maison comme des fantômes, en une sorte de ballet silencieux.

Un matin, cinq mois après son départ, je frappais à la porte de sa chambre. Pas de réponse. Je la poussais. Je n'y vis rien au début car il faisait trop sombre.

« Est-ce que je peux allumer la lumière ? ai-je demandé.

— Qu'est-ce qui se passe ? a lancé la voix brumeuse de mon père. Qui est là ?

— Lila, j'ai besoin de te parler. »

Je me suis assise sur le bord de son lit. Il ne s'était visiblement pas changé. Je le surprénais dans sa tenue de la veille, la chemise froissée, une bouteille de whisky vide à portée de main. L'avait-il bue en une nuit ? Je préférais ne pas y penser. Il a grimacé :

« Qu'est-ce que tu veux ?

— Je n’y arrive plus papa, j’ai déclaré, c’est trop dur. Il faut faire quelque chose. »

Il s’est redressé brusquement, intrigué par mes paroles.

« Mais de quoi parles-tu ?

— Tu sais très bien de quoi je parle. Une chose est sûre, ça ne peut plus durer. »

Il a tendu la main pour attraper son paquet de cigarettes. J’ai remarqué qu’il tremblait.

« Tu es impatiente, c’est normal. Je l’étais aussi à ton âge. Ne t’inquiète pas, tout va rentrer dans l’ordre. »

Ses yeux fiévreux se sont posés sur mon visage.

« Tu es forte, tu sais. Tu auras ce que tu veux dans la vie, je ne me fais pas de souci pour toi.

— Comment ça, tout va rentrer dans l’ordre ? Tu peux m’expliquer ? » ai-je insisté en me penchant vers lui.

Il empestait l’alcool. J’ai pensé qu’une allumette suffirait à l’enflammer. Il est retombé lourdement sur l’oreiller.

« Elle va bientôt revenir... Crois-moi », a-t-il murmuré.

Je m’étais trompée. Il était déjà réduit en cendres, cet homme. Carbonisé.

Ressusciter le bonheur. J’avais l’impression de me battre contre des moulins à vent. Claquer les volets de la villa pour que le soleil y entre n’était plus suffisant. Je cherchais à droite, je cherchais à gauche, je ne trouvais pas de solution. Faire boire de l’eau à un homme qui n’a pas soif s’avérait être la chose la plus difficile au monde. C’est ce qui a justifié mon geste. Un soir, j’ai appelé mon oncle. Même s’ils ne se parlaient plus depuis le mariage avec la Française maudite, j’ai appelé pour qu’il m’aide à le sauver.

Notre première dispute a éclaté à l'aéroport. Une dispute imprévisible et donc violente. Jusqu'à ce jour, l'idée ne m'avait jamais effleurée que Fadi pouvait me cacher quelque chose. D'une seconde à l'autre, il m'a prouvé le contraire.

Pourtant nous avons tellement ri durant le trajet. Ce vol portait tous nos espoirs et l'appareil glissait dans le ciel azur. De Beyrouth à Paris, le printemps se perpétuait telle une promesse. L'hôtesse nous avait offert du champagne. La tête me tournait un peu. Nous étions incroyablement près du but. Il avait suffi de décider, c'était si simple, pour que le destin s'emballe. Je n'avais pas pu m'empêcher d'applaudir lors de l'atterrissage. Personne ne m'avait regardé de travers, au contraire, ils m'avaient tous imitée. L'avion s'était posé et les moteurs avaient sifflé avant de s'éteindre.

Une fois les ceintures détachées, il y avait eu une agitation soudaine autour des bagages puis les voyageurs s'étaient calmés en attendant que la porte de l'avion s'ouvre. Nous nous étions dirigés paisiblement vers la sortie. S'il avait fallu attendre des heures, on se serait dirigés de la même manière. Un pas après l'autre, chacun son tour, les heures d'attente durant la guerre n'étaient pas loin. L'attente du pain, de l'électricité, de ce qui est vital et qui construit la patience. Je suivais Fadi. L'hôtesse de l'air était au bout du couloir, elle avait lissé son chignon. Elle souhaitait un bon séjour aux passagers. Le bébé derrière moi jouait avec mes cheveux. Il tirait mes mèches sans qu'intervienne la maman. Notre tour était arrivé. Fadi lui a adressé la parole en premier :

« Au revoir, jolie Catherine.

— Au revoir... Je ne sais toujours pas ton prénom », a-t-elle répondu en rougissant.

Mon frère me tournait le dos. J'ai écouté sa réponse d'une

oreille distraite, l'attention absorbée par l'extérieur. Il a soufflé :

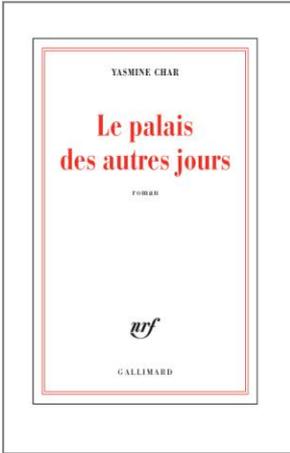
« Alain, je m'appelle Alain. »

Est-ce que j'avais bien entendu ? Sa phrase m'a percutée de plein fouet. À ce moment, le bébé a empoigné ma chevelure et a tiré de toutes ses forces en arrière.

Lors de notre naissance, la bataille des prénoms avait été acharnée. Quelque chose du couple improbable que constituaient mes parents à l'époque s'était joué au-dessus de notre berceau. La famille musulmane avait aussitôt décrété que le garçon porterait celui du grand-père comme l'exige la tradition. Ma mère avait refusé d'obtempérer. Elle avait tout accepté depuis son arrivée, elle ne céderait pas sur ce point. Le choix final du prénom Fadi avait été un compromis entre l'Orient et l'Occident et leur amour en avait été égratigné, de ces griffures qui ont du mal à cicatriser. En cachette, elle nous appelait Alain et Pascale. Elle avait accroché dans notre chambre des saints en plâtre qui portaient nos prénoms. Je ne me reconnaissais pas dans cette sainte Pascale à l'expression résignée. J'étais Lila pour tout le monde, pour le chauffeur qui nous emmenait à l'école, la maîtresse, les élèves, et Fadi de même. Très vite nous étions devenus Fadi et Lila les inséparables, jamais Alain et Pascale. Il y manquait la musique de la Méditerranée et cette manière si particulière d'étirer le « i » et le « a » quand on nous appelait. Ma mère avait perdu. Nous savions faire le signe de la croix mais nous ne répondions jamais à ses appels. Alain et Pascale ont fini par mourir sur ses lèvres.

Quand elle était partie comme une voleuse, sans nous dire au revoir, j'avais passé de longues heures dans mon lit à interroger la statuette. Où était notre faute ? Était-ce si diffi-

Le vent nous portera	11
La caresse et la mitraille	45
Infinité de destins	61
Le palais des autres jours	97
D'hier et demain	113
Des poussières de toi	119



Le palais des autres jours Yasmine Char

Cette édition électronique du livre
Le palais des autres jours de Yasmine Char
a été réalisée le 13 février 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070135172 - Numéro d'édition : 185175).

Code Sodis : N50011 - ISBN : 9782072450419
Numéro d'édition : 232897.